

GUILLAUME SABIN

DÉVIER

*Économie de l'émancipation
et écologie des relations*



LIBERTALIA

« *Le vrai miroir de nos discours
est le cours de nos vies* »
Montaigne

INTRODUCTION
DES VIES EN LISIÈRE

Le 5 août 2020, je devais – avec ma compagne Audrey et notre fille Elsa – gagner l’Argentine et y rester deux années. La pandémie de Covid-19 allait en décider autrement. Nous n’allions pas rejoindre, sur les bords du río Paraná, la grande ville de Rosario, ses quartiers populaires, notamment ceux de Nuevo Alberdi et de La Tablada. Nous n’allions pas retrouver les organisations qui tentent d’y rendre la vie plus supportable et refusent de faire de l’état du monde qui marche sur la tête une fatalité. En lieu et place des rues de terre, des maisons aux toits de tôle, des magasins où l’on sert les clients à travers une petite ouverture aménagée dans des rideaux métalliques toujours abaissés, de la violence de la pauvreté, du narcotrafic et d’une mafia bien intégrée dans l’air du temps libéral qui est le nôtre... nous nous retrouvions dans une banlieue aisée de la ville de Madrid, hébergés chez des amis accueillants et, pensions-nous, pour quelques semaines. Les semaines et les mois ont passé, les frontières de l’Argentine, plongée dans une crise sanitaire, politique et économique, n’ont pas rouvert.

La communauté de Madrid fut un des rares espaces européens où les bars, les restaurants, les cinémas, les musées, les salles de spectacles restèrent ouverts sans discontinuité. Ces sept mois furent aussi une expérience déroutante dans un territoire de villes

nouvelles aux aires propres et géométriques, avec cet arrière-goût de *Bienvenue à Gattaca*. Villes néolibérales où toute relation sociale est monétarisée, où le temps libre des habitants aisés ou riches est toujours l'objet d'une transaction commerciale. Rien, ou presque, n'y existe de gratuit. Les étudiantes et les étudiants roulent en Mini Cooper décapotable et les plus de 30 ans conduisent d'imposants SUV. Les maisons et leur piscine se replient derrière de hautes grilles et, bien plus impressionnant pour les rétines, se dupliquent comme des clones sur des centaines d'hectares – lotissements sans fin de cadres supérieurs, de commerciaux et de fonctionnaires pour grandes enseignes. Pour celle ou celui qui contemple, hébété·e, ces façades jumelles qui défilent le long des quatre-voies, l'effet stroboscopique est assuré par cette répétition de claustres qui soustraient à la vue les jardins et laissent à l'imagination le soin de se représenter les vies qui les peuplent.

L'anthropologue Marcel Mauss, il y a un siècle, avait parlé d'*Homo œconomicus*, cet être nouveau, investi de ses seuls intérêts et se détournant de ce qui avait façonné l'humanité jusque-là : une trame sociale tissée d'un ensemble d'échanges qui renforçaient les relations, pièce de tissu dont les motifs rehaussaient les liens symboliques et laissaient dans l'ombre les transactions matérielles. Pour Mauss cette invention d'*Homo œconomicus* relevait presque de la science-fiction, une espèce d'archétype jamais vraiment atteinte. Existe-t-il des lieux où l'on s'en rapproche ?

Ici, les devantures n'accueillent aucune association, seulement des magasins et des services. Le

temps libre va de pair avec ce paysage : on tue le temps chez le barbier ou chez la manucure, l'apparence est la grande affaire, les salles de musculation, les salons de beauté s'alignent entre les agences immobilières, l'autre grande affaire. Ici, la promenade proposée par le gars du coin pour découvrir la campagne environnante est payante et assortie d'un pique-nique qui sent davantage l'arnaque que la paëlla. Ici, les gens sont en transit, de métropole européenne en métropole européenne, emportés par ce courant de la mobilité et de la carrière professionnelle. Vertu de l'hypermobilité, d'une vie alerte et du temps qu'il ne faut pas perdre. Les grandes cuisines aménagées reçoivent des repas préparés et livrés. Ici, les enfants sont trimbalés d'activité en activité, entre les cours d'équitation et les centres de loisirs en anglais. Les enfants pourtant sont comme les plantes dans le roman d'Isabel Allende, *La Maison aux esprits* : quand on arrête de leur parler, de leur chanter, de leur raconter des histoires, elles dépérissent. Ils restent heureusement des enfants qui jouent dans les parcs, des femmes et des hommes autour de la fontaine sur la plaza Mayor, des bars avec des gens qui hurlent devant un match de foot, de la fumée bleutée aux odeurs d'Orient qui flotte dans les rues, et même quelques rares tags là où il n'y a pas de caméras de surveillance. N'en demeurent pas moins des conditions d'existence arides, ou qui paraissent telles à celles et ceux, et c'est mon cas, qui vivent sous des latitudes plus collectives, moins régentées par les coordonnées libérales du chacun

pour soi. Durant ces mois passés là une interrogation ne cessera de me tarauder : qui sommes-nous en dehors du *milieu* dans lequel nous sommes plongés ? Et je lis et relis cet article du quotidien *El País* annonçant la mort du dernier officier républicain décédé à l'âge de 103 ans au Mexique, son pays d'exil devenu un refuge d'une Espagne qu'il ne reconnaît plus quand, enfin, il y revient à la mort de Franco : un pays devenu national-catholique, hypocrite et bien-pensant*. Qui sommes-nous et que nous font les situations que nous traversons sans les choisir ?

La vie réserve bien des surprises, et les mois passés dans cet univers métropolitain de banlieue résidentielle dorée n'en auront pas manqué. Le dénouement de cette expérience pourrait se rapprocher du roman de Jack London *Martin Eden* : les classes aisées sous leurs airs impeccables et souriants sont-elles si reluisantes ? Leur vie est-elle si enviable ? L'expérience madrilène (qui aurait pu se dérouler ailleurs, partout où les richesses se concentrent) m'aura fait sauter aux yeux, par la radicalité de son emprise, ce régime des consommations. Régime (plutôt que mode) parce qu'il s'agit d'une véritable organisation sociale autour de laquelle s'agencent les pratiques, les idées, les relations. L'éducation est une consommation, on attend des retours sur investissement de l'école privée qu'on paie cher ; le temps libre est une consommation, les discussions sur le sujet passent inmanquablement

* MORÁN BREÑA Carmen, « Fernando Rodríguez Miaja: 103 años de memoria de la República española y el exilio mexicano », *El País*, 2 décembre 2020.

par des noms de marques, des équipements, des prix; les relations sociales sont dépendantes des consommations puisque les lieux de rassemblement sont des espaces où il faut payer (bars, clubs, expo...); le monde social lui-même est une consommation, il faut y calculer les coûts, en saisir les opportunités, savoir anticiper – sorte de Black Friday recommencé chaque matin, aidé dans son organisation par les immigrés latino qui viennent, dans des véhicules de location et pour le compte de grandes enseignes, livrer à domicile le résultat de ces calculs. Et quoi? Tout ça n'a rien de neuf! Il y a plus d'un demi-siècle qu'on écrit de solides ouvrages brossant et dénonçant la société de consommation! Disons que cette longue escale imprévue et ses conditions d'existence m'auront donné l'impression de devoir urgemment revenir à l'essentiel et aux questions qu'il requiert : qu'est-ce qui importe dans la vie? Dans la vie qui n'est pas seulement notre vie à chacune et chacun, mais qui sont nos vies entremêlées, nos vies marquées et nourries par d'autres?

Suffit-il alors de rejoindre les quartiers pauvres de l'hémisphère Sud, Nuevo Albari ou La Tablada, pour échapper à ce règne? Il faut bien reconnaître que non. Les classes populaires sont évidemment affectées par le régime des consommations qui sait se faire désirer. Pour Verónica Gago, c'est d'ailleurs la question des consommations qui agence le monde, y compris chez celles et ceux qui en seraient les plus éloignés. La chercheuse argentine a travaillé sur le plus grand lieu de consommation d'Argentine : le gigantesque marché à ciel ouvert La Salada et ses deux petits jours d'ouverture

hebdomadaire qui suffisent à ce que les transactions qui s’y déroulent dépassent de beaucoup celles de l’ensemble des magasins de vêtements et de mode de l’ensemble du pays. Marché de la démesure, articulé autour de l’immigration bolivienne et permettant d’écouler une partie de la production des 15 000 ateliers textiles «clandestins» de la province de Buenos Aires. Verónica Gago voit dans cette économie qu’elle qualifie de baroque, parce que s’y mêlent de solides liens communautaires, l’exploitation la plus féroce et ce désir de consommer, un « néolibéralisme d’en bas ». Les pauvres n’y sont pas seulement les exploités·es, ils et elles sont aussi à l’initiative, développent leurs propres stratégies*. Les ateliers de l’ombre où se fabriquent les vêtements des grandes marques surexposées donnent un aperçu de ce glissement qui va d’un régime de production, agencé autour du travail, de l’usine, des photos en noir et blanc immortalisant l’heure où ouvrières et ouvriers débauchent, à un régime des consommations où les lieux de production se sont comme évanouis. Il ne reste que des vitrines. Cela ne veut pas dire que tout se vaut : dans les quartiers de La Tablada ou de Nuevo Albari, dans les locaux précaires qui accueillent des activités gratuites, les gens les plus fauchés qu’on puisse imaginer vous offriront toujours un maté et quelques *galletitas* achetées au *kiosko* (« épicerie ») du coin. Le méga-marché de La Salada rappelle aussi qu’il n’y a pas non plus d’oasis, de petit monde protégé du reste.

* GAGO Verónica, *La Razón neoliberal. Economías barrocas y pragmática popular*, Traficantes de sueños & Tinta Limón, Madrid-Buenos Aires, 2015.

C'est dans ce contexte qui m'affecte directement que j'envoie à toutes celles et tous ceux qui ont suivi la formation Éducation populaire et transformation sociale, à laquelle j'avais participé comme membre de l'équipe de coordination, la proposition d'aller à leur rencontre et de reprendre le fil des échanges qui nous avaient rassemblés à l'université de 2015 à 2019. Tout s'organise avec évidence et facilité : les étapes s'annoncent plutôt nombreuses pour le temps qui m'est imparti, et à chacune d'elles me sont proposés un gîte et un couvert, des activités, des rencontres, une voiture si besoin. Ces réponses sont le signe de modes de vie qui permettent de se rendre disponible. C'est à ce moment-là que je retombe sur l'expression de Jacques Rancière : économie de l'émancipation. Une des premières raisons pour lesquelles elle m'interpelle est sa capacité à parler du monde tel qu'il va sans ignorer les trajectoires individuelles qui s'y déploient. À vrai dire j'ai besoin de visages, de prénoms.

Économie de l'émancipation 1.
Des vies qui dévient

C'est aussi par des noms et des prénoms, par quelques personnes de chair et d'os, que Jacques Rancière en vient à parler d'économie de l'émancipation. Qui sont-elles ?

« Quelques dizaines, quelques centaines de prolétaires, écrit Rancière, qui ont eu vingt ans aux alentours

de 1830 et qui ont, en ce temps, décidé, chacun pour son compte, de ne plus supporter l'insupportable : non pas exactement la misère, les bas salaires, les logements inconfortables ou la faim toujours proche, mais plus fondamentalement la douleur du temps volé chaque jour à travailler le bois ou le fer, à coudre des habits ou à piquer des chaussures sans autre but que d'entretenir indéfiniment les forces de la servitude avec celles de la domination ; l'humiliante absurdité d'avoir à quémander, jour après jour, ce travail où la vie se perd* . »

Ces prolétaires s'appellent Martin Rose, tailleur, Louis-Marie Ponty, chiffonnier puis ouvrier vidangeur, Gabriel Gauny, menuisier, Jérôme-Pierre Gilland, ouvrier-serrurier, Pierre Vinçard, fabricant de mesures, Constant Hilbey, ouvrier tailleur, Julie Fanfernot, couturière, Suzanne Voilquin, brodeuse, Sébastien Commissaire, canut, Agricol Perdiguier, menuisier... Ces prolétaires ont pour point commun de réserver leur nuit non au sommeil mais à la lecture, à l'étude, à l'écriture, à la philosophie et à l'économie politique. Au prix de l'épuisement et d'une économie ascétique, ils et elles composent des recueils de poésies et des chansons, rédigent des livres et des mémoires, organisent des journaux ouvriers, entretiennent de longs échanges épistolaires, aiguisent leurs regards sur la vie, la société et l'exploitation subie. Ces femmes et ces hommes

* RANCIÈRE Jacques, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Hachette Littérature, Paris, 1981, p. 7.

sont des intellectuel·les de contrebande, le temps arraché au repos est ce qui leur permet d'échapper à leur condition – n'être que des ouvrier·es, demeurer exclu·es du monde de la pensée.

L'économie de l'émancipation est d'abord une pratique individuelle, elle ne peut pas être comprise sans faire usage de noms, de prénoms, attachés à des lieux, des métiers, des pratiques, des pensées, des volontés, attachés à des vies, des vies qui dévient.

« Aussi, reprend Jacques Rancière, l'idée d'émancipation a-t-elle cheminé à travers une multitude d'expériences individuelles. Exemplaires de ses innombrables expériences singulières, les archives du menuisier Gauny nous montrent la manière dont il avait élaboré pour lui-même toute une éthique et même une économie de l'émancipation, tout un système de calcul de la liberté, comme une contre-économie politique où il s'agissait, dans chaque acte de la vie quotidienne, de calculer l'acquisition, non plus du maximum de biens, mais du maximum de liberté. D'où l'invention d'un style de vie visant à diminuer de plus en plus les besoins, à les échanger sans cesse contre de la liberté* . »

Aussi, s'intéresser à cette économie de l'émancipation ne peut s'envisager sans fréquenter les personnes qui la pratiquent ni sans les nommer : il y a toujours une décision qui conduit à cette éthique de

* RANCIÈRE Jacques, *Aux bords du politique*, Folio Essai, Paris, 1998, p. 94.

la liberté. Nommer, singulariser est aussi une nécessité pour rendre compte de femmes et d'hommes qui cherchent à échapper à l'ère du temps qui massifie par algorithme, clonage, duplication, fabrication en série. La massification est un style de vie, elle s'étend jusque dans la manière d'en rendre compte. Les sciences administratives et comptables en donnent chaque jour des exemples par leurs productions débarrassées de toute évocation de gens dotés d'un prénom, d'une voix, de pensées. Nostalgie d'un temps où le métier d'observateur des sociétés humaines n'empêchait pas d'appeler To'uluwa, Ogotemméli ou Boesoou par leur nom et d'y ajouter parfois le qualificatif d'ami? Disons plutôt : critique des moyens d'observation et d'analyse qui prennent le risque d'appauvrir la vie, d'évacuer les rêves, de réduire la richesse du langage. Disons aussi : insatisfaction à constater une trop grande proximité entre des sciences administratives et comptables usant de l'anonymat, de la statistique, des taxinomies, des théories générales et les lotissements en série des aires métropolitaines. Il faut ajouter enfin : goût prononcé pour la fréquentation et la connaissance, intime et répétée, de vies, proches et lointaines, qui ne s'abritent pas derrière les murs de maisons en série, où l'habitat s'autoconstruit sans ressembler à aucun autre – questions de matériaux, de dénivelés, de nature du terrain, d'inclinations aussi. Il sera toujours temps à la fin (toujours provisoire) du chemin de se demander s'il était utile d'emprunter d'autres voies pour rendre compte de ces manières de vivre et si ces voies plus artisanales ont donné à

voir et à entendre de manière plus juste, afin de mieux penser ce qui se joue aujourd'hui. Il semble qu'avec la naissance du capitalisme s'invente simultanément le désir de s'en échapper, d'où le refus de la discipline du temps, d'où les manières de fabriquer une quantité étonnante de choses, d'idées et de liens qui ramènent les consommations à un régime de plus basse intensité. En cela les personnes que nous allons rencontrer ne sont pas si éloignées des ouvrières et des ouvriers du XIX^e siècle que Jacques Rancière sort de l'oubli. Mais dans ce miroir qui réfléchit l'image d'une résistance à l'ordre des choses, il y a aussi des différences qui disent beaucoup de l'époque qui est la nôtre.

Qui sont-elles ces personnes auprès de qui nous allons cheminer ? Ce sont principalement des femmes. Elles s'appellent Cléa, Maëlle, Aline, Coline, Anne, Tristan, Diane, Benjamin, Émilie. Chacun de ces prénoms s'ouvrent sur d'autres que nous rencontrerons. Définir ces personnes par un métier n'a aucun sens : elles ont des activités qui sont nombreuses et variées, qui s'agencent souvent autour d'un salariat utilisé avec parcimonie ou par intermittence et dont on essaie de sortir bien qu'on sache l'utiliser aussi quand il faut, souvent quand nécessité fait loi. Émilie est assistante sociale, épicière itinérante, rénove des maisons, passe beaucoup de temps dans son jardin. Cléa a longtemps travaillé dans le milieu culturel, elle est aujourd'hui assistante d'éducation dans un collège, participe à la rénovation d'un hameau, lance un élevage de poulets avec son compagnon. Aline est maraîchère, elle est formée à l'animation, comme Coline, qui travaille de

manière saisonnière en restauration, toutes les deux ont décidé que l'organisation de concerts, de marchés à la ferme, de soirées pizzas au feu de bois resteraient des activités bénévoles. Tristan est skateur, photographe, vidéaste, archiviste, pédagogue de rue, parfois ouvrier du bâtiment. Anne fabrique du cidre et du jus de pommes, elle s'est formée à la comptabilité pour des CDD éventuels, elle est engagée dans des espaces collectifs où elle cuisine, accueille, bricole, rénove. Diane a été pédagogue de rue pendant trois ans, elle mène de nombreux projets artistiques, cuisine des pizzas, soude, produit des documentaires radiophoniques. Benjamin est mécanicien vélo, a été bénévole dans une librairie militante, lit, écrit, fabrique et diffuse des fanzines. Maëlle est boulangère après avoir été salariée dans le secteur culturel, a fabriqué son four mobile, cultive une grande parcelle avec d'autres. Si les ouvriers et les ouvrières décrits par Rancière pratiquaient une économie de l'ascèse qui supposait une discipline quotidienne, une comptabilité rigoureuse associée à des dépenses réduites au strict nécessaire, les tentatives actuelles de s'émanciper d'une économie associée au travail discipliné, à la rentabilité et à une participation au régime des consommations sont peu soumises à la nécessité d'une sobriété austère. Il s'y rencontre même l'idée d'une certaine abondance qui ne se confond pas pour autant avec une consommation compulsive. Ce sentiment d'abondance ou de satiété (nourriture, logement, livres, loisirs, voyages...) dit la richesse globale de notre société et explique qu'une économie de l'émancipation puisse

ne pas se confondre avec une philosophie d'anachorète. Ascétisme d'antan, abondance de notre temps... Aline et Coline le disent en riant : elles ne se considèrent pas en dehors des circuits de consommation, et ces deux amies aguerries à la cuisine aiment aussi aller au restaurant. Il y a pourtant dans ces trajectoires un déplacement : les postes de dépenses des biens qui permettent de se distinguer (et parmi eux la maison et la voiture) sont radicalement réduits. Surtout les vies ne sont pas ordonnées autour des consommations, mais bien plutôt autour d'un univers de fabrication.

Les intellectuel·les de contrebande de la première moitié du XIX^e siècle se voyaient interdire l'accès aux ouvrages de philosophie par des bibliothécaires gardiens du temple de la culture et sentinelles du grand partage – celui qui sépare les classes laborieuses de celles qui ont le loisir de penser. À peine un siècle plus tard, le prolétaire Martin Eden, dans le roman de Jack London, essaie de fracturer à son tour ce palais où se déploient une culture et des sentiments qu'il méconnaît mais qu'il pressent pouvoir partager et comprendre – si on lui laisse la possibilité de sortir de sa condition, si le mépris de classe cesse ne serait-ce qu'un moment. Un siècle plus tard encore, là où nous nous situons, les personnes qui s'essaient aujourd'hui à l'économie de l'émancipation pratiquent une contrebande qui a changé de nature et qui vient dire où nous en sommes de notre monde et où se situent les nouvelles servitudes. Elles ont eu accès à l'éducation, à la culture, aux études supérieures ; personne ne leur a interdit de consulter

des livres et, plus généralement, l'accès à la culture a pris des formes moins contrôlables, plus dispersées. Ce à quoi elles veulent échapper c'est à un travail sans qualité, à une hiérarchie portée par des « *new* » managers qui sentent, malgré les discours, l'ordre des siècles passés, qui rejouent aussi cette vieille partition qui sépare travail manuel et travail intellectuel. Ne s'agit-il que de s'échapper? Ces trajectoires qui cherchent à s'émanciper sont-elles aussi des expériences qui, même en pointillé, même sans en avoir la prétention ou bien même sans le vouloir, ouvrent à des manières de vivre qui répondent aux enjeux individuels, politiques et écologiques de notre temps?

Ni ouvrières ni intellectuelles. Faut-il se contenter de les décrire par la négative? Disons que toutes les personnes avec qui nous cheminerons s'exercent à un bricolage quotidien qui fait surgir un nouvel artisanat : quelque chose qui a à voir avec une certaine maîtrise technique et une certaine maîtrise du temps, qui a à voir aussi avec le travail bien fait ou plutôt avec l'œuvre bien réalisée. Ce qui signifie que l'esprit est aussi nécessaire que les mains, qu'il y a toujours dans les activités choisies quelque chose qui excède largement la simple exécution. Ces activités se bricolent à la lisière du salariat ou de l'entrepreneuriat, forêts massives et de peu de variété, dont Cléa, Maëlle, Aline, Coline, Anne, Tristan, Diane, Benjamin, Émilie s'échappent souvent mais dont la fréquentation demeure presque inévitable même si c'est par intermittence ou à temps partiel. Ces quelques personnes, durant ces semaines à les

côtoyer, m'en ont fait rencontrer bien d'autres, car si le premier mouvement de l'économie de l'émancipation semble s'impulser par une décision et un geste à soi, cette économie-là est sans cesse reliée à d'autres – nombreux – et cela participe aussi à qualifier ces manières de vivre : être plusieurs.

*Économie de l'émancipation 2.
Des vies chevillées à d'autres*

Revenons un court instant au menuisier Gabriel Gauny et à cette éthique de la liberté qui guide son existence :

« Il serait intéressant, nous dit Jacques Rancière, de comparer cette économie ascétique avec les théories contemporaines de l'acteur individuel et du calcul des "coûts". On y verrait comment l'extrême de l'émancipation individuelle y communique avec le sens du commun. Ainsi l'un des postes essentiels du budget de Gauny était-il celui des chaussures : l'émancipé est un homme qui marche sans cesse, circule et converse, fait circuler du sens et communique le mouvement de l'émancipation* . »

C'est un autre point commun entre ces ouvrières et ces ouvriers d'hier qui résistent à « l'abrutissement

* RANCIÈRE Jacques, *Aux bords du politique*, op. cit., p. 94.

du travail qui [...] asphyxie* » et celles et ceux qui, aujourd'hui, se tiennent à une certaine distance du travail discipliné : de fortes individualités associées à de fortes solidarités. Il semble impossible de séparer ces tentatives contemporaines d'émancipation individuelle des repas partagés, des fêtes, des chantiers collectifs, des manières de s'associer pour habiter, fabriquer, produire – des choses et du sens. Si, hier comme aujourd'hui, l'économie de l'émancipation est ce temps gagné sur le travail où la vie se perd, il faut prendre la mesure des changements survenus dans le milieu du travail. Dans ses écrits, le menuisier Gauny pointe les conséquences du travail produit, dénonçant par exemple la complicité des ouvriers s'employant à la construction de prisons ou l'avidité avec laquelle l'économie capitaliste consomme forêts, charbon et minerais au détriment des générations à venir, mais c'est surtout aux conditions de travail qu'il réserve ses critiques les plus acerbes, dénonçant l'épuisement physique et moral auquel est soumis le monde ouvrier, brocardant la voracité patronale qui impose des salaires dérisoires pour un temps de travail démesuré et un contrôle constant. Il semble que se tenir à une distance raisonnable du travail salarié ou de l'entrepreneuriat réponde aujourd'hui à d'autres enjeux qui font écho à ce que l'anthropologue David Graeber appelle la *bullshitisation* du monde du travail. Les *bullshits jobs* (ou jobs à la con), ces professions bien

* GAUNY Gabriel, *Le Philosophe plébéien* (textes rassemblés et présentés par Jacques Rancière), La Fabrique, Paris, 2017, p. 212.

rémunérées bien qu'inutiles ou néfastes (banquiers, managers, publicitaires, télévendeurs, lobbyistes, etc.) possèdent un pouvoir de contamination dont on voit partout les effets : des métiers utiles deviennent des jobs à la con parce qu'on y a dupliqué une organisation managériale allant de pair avec des processus de contrôle et une obsession comptable qui multiplie les tâches ingrates et administratives. Le travail social et médico-social, le secteur hospitalier, l'université... sont quelques-uns des endroits où l'installation d'un encadrement ignorant des pratiques de terrain, le remplissage de tableaux Excel, la surabondance de mails, le chronométrage du temps consacré à telle ou telle opération, sont venus grignoter l'intérêt de métiers dont l'utilité se trouve dans la relation à l'autre*. Des métiers choisis pour leur utilité, leur dimension relationnelle et de soin voient leur attrait disparaître ou sérieusement écorné, non pas parce qu'ils seraient devenus sans intérêt mais, au contraire, par impossibilité de disposer de temps et d'une latitude nécessaires à leur bonne conduite, par impossibilité de bien les exercer. Dans ces tentatives contemporaines d'échapper à cet horizon infernal il y a la volonté de renouer avec le sens des activités qu'on exerce, ce qui signifie reprendre la maîtrise du temps, défaire les hiérarchies qui abêtissent, ne pas se laisser prendre par l'obsession du gain. Vouloir renouer avec le sens de ce que l'on fait, fabriquer, rénover, échanger... se fait

* GRAEBER David, *Bullshit Jobs*, Les liens qui libèrent, Paris, 2019 [2018].

rarement seul. Dans les expériences qui vont suivre, il y a au moins trois manières de renouer avec le sens du commun.

La première est celle qui consiste à dire et faire savoir ce qui se trame autour de ces trajectoires de l'émancipation. Cela prend des formes variées : fanzines, brochures, livres, affiches, articles, documentaires audio, interviews, films... Ces témoignages sont des moyens de faire connaître, de diffuser, de parler à d'autres, de partager des manières de faire, d'expérimenter, de résister. Cette activité de diffusion ne se sépare pas des autres qui ponctuent le quotidien et dont on retrouve quelques ingrédients communs à toutes et tous : le faire par soi-même ou DIY (*Do It Yourself*), le soin apporté à la réalisation de ce que l'on entreprend, le temps pris pour les réaliser, en parler, les faire vivre, la circulation dans des réseaux de proximité qui de proche en proche vous mène assez loin – les frontières hexagonales en tout cas n'y suffisent pas.

Cette volonté de diffuser on la retrouve partout, elle s'intègre pleinement dans cet ensemble d'activités qui trace les contours d'une économie de l'émancipation. Cette caractéristique, ne pas séparer la pratique de diffusion du reste, introduit la deuxième manière de renouer avec le sens du commun : on diffuse, on se dit, on se raconte en faisant. Le quotidien est celui de chantiers et de repas collectifs, de réseaux d'amitié et d'entraide. Ce qui surprend c'est l'intensité des liens, à deux niveaux : le nombre de relations entretenues (combien de visites aujourd'hui? De coups de main, de signes d'amitié, d'invitations?) et l'intensité de chacune des

relations elles-mêmes, leur solidité, leur importance, leur renforcement. Tout cela passe par des solidarités, des échanges, des cohabitations rendus extrêmement concrets par la texture du quotidien. À Bordeaux, dans les locaux de Récup'R, un atelier de couture et de réparation de vélo, Jacinthe dit que tout ça permet de s'accrocher davantage les un·es aux autres.

Le troisième domaine qui permet de renouer avec le sens du commun, c'est la manière dont ces expériences s'étendent, non pas au sens où on l'entend habituellement (qui oscille entre l'élargissement d'une prise de conscience et un prosélytisme militant dont les effets attendus sont qu'ils modifient les pratiques sociales) mais comme un *milieu* qui se modifie, qui rend possible les conditions d'existence des vies qui dévient et élargit les territoires où ces conditions sont partagées. *Milieu*, cela ne signifie ni organisation ni communauté : un milieu n'a pas besoin d'ordonnancement ni de discipline, il n'a pas besoin non plus de sacrifice ni de dévouement, il n'est pas un horizon utopique ni l'incarnation d'une cité idéale. Un milieu est le résultat de trajectoires individuelles et de la densité des échanges qui permettent un changement de sa composition initiale et la création d'une écologie nouvelle. Dans ce milieu qui ne cesse de se former et de se modifier cohabitent des vies nouvelles et anciennes qui agissent les unes sur les autres. Un milieu n'a pas les moyens de se fermer. Le milieu se modifie en fonction des échanges, il y a un lien entre leur densification et le fait que le milieu puisse s'étendre. On pourrait dire que le milieu est la dimension politique de l'économie de l'émancipation,

celle qui va au-delà de l'émancipation individuelle, mais c'est méconnaître ce qui s'y passe, car souvent le milieu est si fécond et luxuriant qu'on ne peut plus le séparer des liens nombreux et denses qui s'y tissent. Le milieu est inséparable de façons de vivre, sa dimension politique n'est pas séparée des existences qui s'y épanouissent. Communiquer (c'est-à-dire rendre commun) est une pratique tellement quotidienne et si bien acclimatée qu'il devient difficile de la différencier du milieu lui-même – d'où sans doute sa surprenante vitalité qui n'est pas étrangère à l'attrait qu'il nourrit, et donc à son extension.

*Économie de l'émancipation 3.
Ne pas cesser de questionner*

Dans ces trajectoires d'émancipation et dans les milieux qu'elles favorisent se rencontrent, s'entrechoquent, se mélangent, s'hybrident parfois, cohabitent toujours, deux réalités qu'il est difficile d'ignorer : d'une part des formes prolifiques de bricolage (un artisanat indiscipliné du *xxi*^e siècle) et d'autre part la radicalité d'un capitalisme qui s'est immiscé partout, dans nos paysages, nos représentations, nos corps, et dont le régime des consommations est une déclinaison. Parfois nous pourrions cheminer en oubliant momentanément cette seconde réalité massive, ce sera peut-être le signe d'un affranchissement réussi, là où l'activité n'est plus dictée par la

discipline du temps, le travail sans qualité, la raison instrumentale, le seul souci de vivre pour soi et aux fins de soi. Souvent nous ne pourrions pas l'ignorer, elle sera là, pôle magnétique qui rappelle sans cesse son redoutable pouvoir d'attraction. L'ignorer ce serait oublier que ces formes d'économie de l'émancipation s'expérimentent *dans* le capitalisme de notre temps et non dans des oasis ou des îles ultramarines qui, miraculeusement, seraient demeurées à l'abri des affres du monde. L'ignorer ce serait oublier le caractère *alternatif* de ces expériences, au sens d'un courant qui alterne entre deux pôles, qui, parfois par désir, souvent par nécessité, et simplement parce que le monde est ce qu'il est, se retrouvent à devoir le fréquenter – salariat à temps partiel, CDD, intérim, auto-entrepreneuriat... Il y a dans tout ça une histoire incessante d'allers-retours, il est nécessaire d'en rendre compte car ce sont d'eux que surgissent les questions qui réveillent : comment comprendre (et tout simplement décrire) des manières de vivre et de penser qui subvertissent les normes en vigueur sans s'isoler dans un milieu confiné? Comment dire et la « radicalité » et les « compromis »? Comment d'ailleurs se passer de ces deux mots qui empêchent de bien penser?

Il faut prendre le temps d'écouter, de regarder, de cheminer. Le philosophe John Dewey regrettait que l'on ne fasse pas davantage confiance à nos capacités d'observation et qu'on en délaissa l'usage au profit de matériaux de seconde main (il y a un siècle Dewey pensait aux livres, il existe aujourd'hui bien des outils pour s'informer à distance de l'état du monde). Le

constat n'était pas un appel à l'ignorance, c'était au contraire une invitation à s'enquérir directement du monde, à ne pas séparer les apprentissages de la vie, c'était une incitation à faire de l'éducation une expérience*. Cette remarque semble aussi vitale que nécessaire à la compréhension de ce qui nous entoure. Il y a quelques années, alors que j'arrivais dans la communauté d'Agua Chica, dans la cordillère des Andes argentine, Don Eugenio m'avait accueilli en me disant qu'il était content de ma visite, qu'étant ignorant il avait plein de questions à me poser, je lui avais répondu en riant que c'était surtout moi qui étais là pour apprendre! J'avais pour lui et son épouse Doña Teofila le profil de celui qui a lu des livres et reçu une instruction, et c'est pourtant à cheminer à leurs côtés, à écouter le nom des plantes qui nourrissaient le troupeau de chèvres et de moutons et agrémentaient la saveur du maté, à reconnaître les points d'eau, à comprendre l'inventivité déployée pour vivre à 3 500 mètres d'altitude... qui permirent de saisir ce qu'on ne lit pas ou trop peu dans les livres, y compris les plus sérieux. Comprendre par exemple que l'agriculture paysanne autochtone n'est pas le résultat de gestes mécaniquement répétés d'un passé voué à disparaître, si elle perdure c'est qu'il y a derrière ces pratiques des femmes et des hommes qui pensent, analysent, s'adaptent, expérimentent, résistent. Ce n'est donc pas la première fois que la proposition de Dewey me semble juste, elle a

* DEWEY John, *Démocratie et éducation* (suivi de *Expérience et éducation*), Armand Colin, 2011 [1916], Paris, p. 272-276.

cependant pris un tour particulier durant la centaine de jours partagés avec Cléa, Maëlle, Aline, Coline, Anne, Tristan, Diane, Benjamin, Émilie et toutes celles et ceux qui les entourent. Dans cette période, j'ai souvent eu l'occasion de dire que ce que je lisais me nourrissait moins que ce que je vivais. Pour être plus précis : je ne retrouvais pas dans mes lectures l'étonnement qui surgissait des manières dont s'agençaient les vies que je fréquentais, cet étonnement qui sert d'aiguillon à la pensée, qui incite à se questionner.

Le manque d'allant dans mes lectures s'explique aussi par la nature des ouvrages qui s'accumulent sur des longueurs de rayonnage : beaucoup dressent le constat du monde tel qu'il est, en expliquent les arcanes, les fils mystérieux, en exposent les grandes lignes qu'il faut savoir dévoiler et comprendre. Surgit de ces lectures un sentiment de répétition (est-ce le monde qui se répète ou bien ce qu'on en dit?) et aussi un sentiment d'éloignement, comme si le monde social était observé de si loin qu'on en perd la vitalité, comme si cet éloignement était la condition (la facilité?) pour esquisser de grandes lois générales, comme si les faits n'étaient là que pour être commentés. Ce que développent les personnes auprès de qui nous allons cheminer invite au contraire à se rapprocher. Le reporter-photographe Robert Capa affirmait que si une photo n'était pas bonne, c'est qu'elle n'avait pas été prise d'assez près. Puisque s'essayer à une économie de l'émancipation passe par des pratiques, des gestes et des paroles de la vie courante, le choix de la proximité s'impose en quelque sorte de lui-même.